

« J'ai peur que l'humanité n'avance plus » : Quand Tocqueville annonce la Fin de l'Histoire



Par Nicolas Bonnal

C'est dans un chapitre de la Démocratie, of course : « Pourquoi les grandes révolutions deviendront rares. » Ici Tocqueville annonce la Fin de l'Histoire a sens de Fukuyama : on laisse de côté le Grand Jeu (qui est devenu petit) de la géopolitique et on constate l'émergence d'un citoyen mondial, homme de confort et de médias, celui qu'entrevoient à la même époque (revoyez mes textes) Poe, Thoreau, Balzac ou Baudelaire. Qu'il soit Chinois ou Russe (ces Américains pauvres, comme disait Kojève) n'importe pas : c'est la même mouture d'homme limité spirituellement et dépendant de l'État moderne et de son autoritarisme forcené (voir Jouvenel ou Gunther Anders) ; État qui sait le tenir en le tenant par ses aspirations au confort. Revoyez la scène centrale de du grand film de Jewison Roller Ball, quand Maud Adams explique à James Caan que la civilisation c'est le confort, qu'on ne saurait donc y renoncer. Deux fois James Bond girl (l'Homme au pistolet d'or et Octopussy), Maud Adams sait de quoi elle parle.

Tocqueville donc prévoit (comme l'étonnant et ignoré Cournot, voyez mes textes) la fin de révolutions (avènement des pseudo-révolutions de droite ou de gauche) et ce règne du citoyen confortable, toujours soumis, non encore doté de sa télé :

« Je tremble, je le confesse, qu'ils ne se laissent enfin si bien posséder par un lâche amour des jouissances présentes, que l'intérêt de leur propre avenir et de celui de leurs descendants disparaisse, et qu'ils aiment mieux suivre mollement le cours de leur destinée, que de faire au besoin un soudain et énergique effort pour le redresser. »

La France n'a plus connu que des pseudo-révolutions après la Grande qui amené le règne bourgeois. Et ce système s'est accommodé de la République. Et paradoxalement donc Tocqueville redoute la fin des révolutions :

« Oserais-je le dire au milieu des ruines qui m'entourent ? Ce que je redoute le plus pour les générations à venir, ce ne sont pas les révolutions. »

Le présent permanent arrive parce que le but de la vie est matérialiste et médiocre dans une société que Tocqueville croit devenir égalitaire (rappelons que les 500 ultra-riches possèdent aujourd'hui 43 % du PNB contre 6 % en 2000) :

« Si les citoyens continuent à se renfermer de plus en plus étroitement dans le cercle des petits intérêts domestiques, et à s'y agiter sans repos, on peut appréhender qu'ils ne finissent par devenir comme inaccessibles à ces grandes et puissantes émotions publiques qui troublent les peuples, mais qui les développent, et les renouvellent. Quand je vois la propriété devenir si mobile, et l'amour de la propriété si inquiet et si ardent, je ne puis m'empêcher de craindre que les hommes n'arrivent à ce point, de regarder toute théorie nouvelle comme un péril, toute innovation comme un trouble fâcheux ; tout progrès social comme un premier pas vers une révolution, et qu'ils refusent entièrement de se mouvoir de peur qu'on les entraîne. »

Et notre génie de conclure sur un ton inquiet :

« On croit que les sociétés nouvelles vont chaque jour changer de face, et moi j'ai peur qu'elles ne finissent par être trop invariablement fixées dans les mêmes institutions, les mêmes préjugés, les mêmes mœurs, de telle sorte que le genre humain s'arrête et se borne ; que l'esprit se plie et se replie éternellement sur lui-même sans produire d'idées nouvelles ; que l'homme s'épuise en petits mouvements solitaires et stériles ; et que, tout en se remuant sans cesse, l'humanité n'avance plus. »

C'est ce que j'appelle le présent permanent dans toutes mes chroniques, qui rend les analyses de nos contemporains si inférieures aux génies de l'époque (voyez Tolstoï ou Balzac sur la dépendance addictive au Journal, Dostoïevski et les « expositions »).

On rappellera le texte de Péguy sur les retraites :

« C'est toujours le système de la retraite. C'est toujours le même système de repos, de tranquillité, de consolidation finale et mortuaire. Ils ne pensent qu'à leur retraite, c'est-à-dire à cette pension qu'ils toucheront de l'État non plus pour faire, mais pour avoir fait. Leur idéal, s'il est permis de parler ainsi, est un idéal d'État, un idéal d'hôpital d'État, une immense maison finale et mortuaire, sans soucis, sans pensée, sans race. Un immense asile de vieillards. Une maison de retraite. Toute leur vie n'est pour eux qu'un acheminement à cette retraite, une préparation de cette retraite, une justification devant cette retraite. Comme le chrétien se prépare à la mort, le moderne se

prépare à cette retraite. Mais c'est pour en jouir, comme ils disent. »

C'est évidemment cet esprit de retraite qui accompagnera l'humanité jusqu'à son extinction totale en ce siècle ou un autre.

Sources

Charles Péguy, « Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne » (1914, posthume), dans Œuvres complètes de Charles Péguy, éd. La Nouvelle Revue française, 1916-1955, t. 9, p. 250

Démocratie en Amérique, Chapitre XXI, Troisième partie. – Pourquoi les grandes révolutions deviendront rares...